Persee

Yvonne Verdier

La Femme-qui-aide et la laveuse

In: L'Homme, 1976, tome 16 n°2-3. pp. 103-128.

Citer ce document / Cite this document :

Verdier Yvonne. La Femme-qui-aide et la laveuse. In: L'Homme, 1976, tome 16 n°2-3. pp. 103-128.

doi : 10.3406/hom.1976.367649

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1976_num_16_2_367649

BY: $ = creative commons

LA FEMME-QUI-AIDE ET LA LAVEUSE

par

YVONNE VERDIER

Dans un village français aujourd'hui, peu de cérémonies, peu de croyances bien assises, peu de ces riches rituels qui font la moisson de l'ethnologue, mais nombre de ces gestes que l'on fait parce que « ça se fait » ou qu' « on l'a toujours fait » — les rites ? Une langue, le patois ou bien plus souvent un français vernaculaire, façons de dire qui font écho à ces façons de faire, anecdotes, histoires qui content sans fin comment « ça s'est passé cette fois-là » — les mythes ? Enfin des personnages, véritables figures villageoises, gens qui vont « vers » les autres ou « vers » lesquels on va, qui marquent par leur rayonnement plusieurs générations, car on en parle, on s'y réfère, on les raconte longtemps après leur mort — les héros culturels ?

Cet ensemble de matériaux bruts nous est apparu comme la matière même dont nous disposions pour rendre compte d'un rôle tenu à Minot[1] par une femme, la « femme-qui-aide ». Très vite le rôle s'est trouvé investi, débordé par les *personnes* qui l'avaient tenu et doté d'un ensemble de traits, qualités et défauts. Traits personnels ou caractéristiques culturelles ? Attributs accidentels ou propriétés d'un système ?

« *Aider* »

La mère Daniel, c'était la femme-qui-aide, on l'appelait de partout, elle allait vers les femmes qui accouchent, elle allait vers les morts... Maintenant c'est sa fille, la Marguerite, qui aide, elle est unique au village, quand elle ne sera plus là on se demande ce qu'on fera.

Une double tâche est assignée à celle qui est appelée la femme-qui-aide : « faire les bébés », « faire les morts ».

1. Minot (Côte-d'Or) est un village situé dans le Châtillonnais, au nord de la Bourgogne, sur le plateau de Langres, dont l'étude a été effectuée en équipe, avec Tina Jolas, Marie-Claude Pingaud et Françoise Zonabend. Sa population, aujourd'hui de 360 habitants, n'a guère varié depuis le début du siècle.

L'Homme, avr.-sept. 1976, XVI (2-3), pp. 103-128.

Persée creative commons

« *Faire les bébés* »

« Oui, c'est moi qui aidais, c'est bien souvent qu'il fallait aller chercher le docteur ou la sage-femme loin, et le gosse était là avant qu'ils n'arrivent, alors fallait bien aider. » C'est ainsi que la Marguerite définit tout d'abord son rôle de matrone, de mère de tous les bébés, modestement et comme par défaut.

La chronique orale du rôle remonte à Minot au début du siècle, et s'ouvre sur un drame : l'accouchement tragique d'une jeune femme qui mettait au monde des jumeaux. « C'était le premier accouchement de cette jeune femme, elle avait des jumeaux, le premier est né, mais le second tardait, il souffrait. » La mère Daniel, femme-qui-aide à l'époque, assiste impuissante à l'accouchement : « J'aurais voulu faire quelque chose. » Mais elle n'ose pas intervenir, et témoigne : « La sage-femme lui a rien fait du tout, rien du tout, rien... » Le médecin appelé arrive trop tard ; « c'était fini, la jeune femme était morte avec le second jumeau... ». « L'accouchement, poursuit Marguerite, avait eu lieu au mois d'août ; peu après, cette sage-femme-là, elle a eu comme un transport au cerveau, et puis au mois de janvier, elle est morte folle. »

Ce récit met bien en scène les principaux personnages concernés par la naissance — le médecin, la sage-femme, la matrone (ici la femme-qui-aide) — , et surtout met en relief leur participation : un médecin qui *arrive trop tard*, une sage-femme qui *ne fait rien*, une femme-qui-aide qui *n'ose* rien faire..., une jeune femme et un enfant qui meurent.

A partir de 1905 il n'y aura plus de sage-femme résidente au village et, le plus souvent, la femme-qui-aide se trouvera seule lors de l'accouchement car « le temps d'atteler la voiture pour chercher la sage-femme, le gosse était là », d'autant que, on l'affirme, les accouchements sont rapides : « Ma belle-sœur a eu ses cinq enfants ici, jamais la sage-femme n'est arrivée à temps. » Ils sont considérés comme faciles, complètement dédramatisés et insérés dans le rythme circonstancié des activités quotidiennes : « Jusqu'au bout, pour les quatre, j'ai gardé les vaches, ça a été facile, j'ai pas souffert, ils passaient comme une lettre à la boîte, à cinq heures je trayais les vaches, à huit heures ils étaient là. » La postière : « J'ai tenu le téléphone jusqu'à la dernière minute. » Et de ces activités, ils sont parfois comme le simple écho magnifié : « Je me sentais pas bien, j'ai fait mon pain d'abord, j'ai chauffé le four, j'ai enfourné, et puis j'ai été me coucher ; une demi-heure après, le gosse était là. »

Durant un demi-siècle le rôle de la femme-qui-aide sera donc prééminent : « On m'appelle dès les premières douleurs. J'arrive avec le bassin, il a fait le tour du pays. » La mère Daniel et la mère Carre ont mis presque tous les bébés du village au monde. La Marguerite, qui prend la suite de sa mère vers 1930, a « fait »

43 bébés, les trois quarts sans sage-femme ni médecin. Sa nièce, la Marcelle, qui reprend le rôle peu à peu, des années 50 à 1968, a « fait » 23 bébés, mais, contrairement aux précédentes, « le médecin était toujours là, sauf une fois ». On prend l'habitude de l'appeler et il arrive à temps : il est motorisé.

Mais pour l'accouchement proprement dit, il s'agit d'une suppléance car lorsque la sage-femme — ou plus tard le médecin — est là, elle l'assiste ; elle connaît même quelques « trucs » pour retarder l'accouchement : « Je donnais un petit verre de marc. » Et son rôle est défini essentiellement par rapport à l'enfant.

On accouchait dans le grand lit, allongée, la tête soutenue par les gros oreillers, les genoux relevés. Première tâche de la femme-qui-aide, le lit : « C'était toute une préparation, on mettait l'alèze de molleton en dessous, et au-dessus une bonne couche de papier journal, et puis un drap bien propre. On prenait ensuite des draps usagés que l'on pliait en quatre, qu'ils soient assez larges pour vous garnir, et vous en mettiez ainsi deux l'un sur l'autre bien placés, bien plats, qu'ils ne fassent pas de bourrelets ; on bordait de chaque côté. Sitôt l'accouchement fait, on enlevait le premier drap, le lendemain vous faisiez pareil avec le second, et on en remettait un autre. C'était bien fait. »

« En ce temps-là, on criait, oh, on criait ! Je ne sais pas pourquoi, mais les femmes ne crient plus maintenant. Moi, je me rappelle avoir crié un bon coup... La sage-femme de Beneuvre, elle disait : ' Oh, j'entends ça au cri quand ça va arriver... ! Oh, mais je ne me dérange pas sitôt que je vous entends... ! Tant qu'une femme ne dit pas qu'elle va mourir, ça ne vient pas ! ' Les vieilles disaient : ' Fallait crier assez fort pour que tout le village entende... ' »

Si c'est la femme-qui-aide qui fait l'accouchement, elle use à peu près des mêmes techniques que la sage-femme : soutenir la femme — « les lits étaient de bois plein, il n'y avait pas de prise, les lits à barreaux sont venus plus tard, là on pouvait se tenir » —, faire des massages du ventre, exhorter la femme au cri, saisir la tête de l'enfant au passage, trancher et nouer le cordon. Elle n'intervient que de façon externe, ne touche pas trop au corps de la mère, craint d'aller plus loin : « Si la délivre venait, elle venait, si elle ne venait pas, on attendait que le docteur soit là ; il devait la regarder, pour voir si c'était bien complet. » Le principe en vigueur, c'est l'abstentionnisme : « On laissait faire la nature, y avait pas grand-chose à faire. » La sage-femme applique la même règle, qui n'a que ses mains pour aider — elle peut en outre faire des injections [une solution de bicarbonate ou de permanganate] pour accélérer la délivre et l'examiner — mais dont les mains sont liées face à l'accident. Seul le médecin-chirurgien a l'usage des fers, et du scalpel pour les césariennes. La loi stipule bien cette différence : la sage-femme doit s'en tenir aux accouchements dits « naturels ».

Plus encore que la sage-femme, la femme-qui-aide craint la responsabilité légale de l'accouchement qui tourne mal. Cela apparaît clairement lors d'un

accouchement difficile durant la dernière guerre, où l'on voit les deux femmes-qui-aident du village se dérober à l'instant critique : « C'était la guerre, le jour que les Allemands sont arrivés, la Paulette, la voilà qui a ses ' coliques '. » Le maire, prévenu, envoie un homme avec une voiture chercher un médecin, mais les deux hommes, retenus par les Allemands, ne reviendront au village qu'au bout de trois jours. « Pendant ce temps, la Paulette, elle était accouchée, mais le lendemain elle n'était toujours pas délivrée. » Le maire : « J'ai été chercher les deux femmes-qui-aident, la mère Carre : ' Oh, mais je ne touche pas à ça ', et la Marguerite : ' Oh non, non ! c'est trop risqué, s'il arrivait quelque chose, ce serait notre faute. ' Elles n'ont pas voulu, ni l'une ni l'autre. »

Ce qui revient de fait et de droit à la femme-qui-aide, c'est le bébé. Comme on dit à Minot, elle « fait le bébé ». Même si la sage-femme, ou plus tard le médecin, fait l'accouchement, une fois le cordon sectionné et noué, on le lui donne, il lui revient : « Sitôt sorti, je le baigne. » Cette tâche ne lui est pas disputée, c'est sa prérogative. Le médecin qui fait les accouchements depuis les années 50 nous dit : « Moi j'aime pas baigner ni habiller le marmot, je le donne à la Marguerite, chaque village a sa femme-qui-aide, elle est là pour ça. » Et la vieille femme-qui-aide, autant elle est discrète, presque négative pour évoquer les gestes d'aide à la mère, s'en tenant à ce vague et obstiné « on laissait faire la nature », autant elle s'anime dès qu'il s'agit de l'enfant, laissant percevoir le souci méticuleux de l'intervention bien faite, de la séquence des gestes : saisir, laver, habiller. A l'entendre, les premiers gestes de séparation lui auraient presque déjà été volés par le médecin et la sage-femme qui, lorsqu'ils sont là, coupent, nouent. Mais ces gestes accomplis si souvent en leur absence, elle aime les évoquer : « Le cordon, je le coupais, je le repliais, je l'attachais avec un nœud double à 3 cm du corps ; il faut un fil très résistant, très solide, un fil de lin. Je le trempais dans de l'alcool ou de la goutte, enfin ce qu'il y avait. »

Avant tout, son rôle est de procéder à la toilette du nouveau-né : « Çà , c'est toujours moi qui le lave. Je faisais chauffer l'eau, je la tenais prête, et je lui donnais son bain dans le grand baquet... Je le séchais, puis je l'habillais — on bande le ventre avec une bande de toile, ça maintient les organes — et puis on les emmaillotait. » Le bain est bien le moment décisif de cette prise en charge, moment pour lequel on envoie chercher le père, généralement réfugié chez le voisin. Il a prévenu : « Vous m'appellerez quand on baignera le gosse. » « Le mari, il venait voir gigoter le gosse, y a toujours bien assez de femmes là. » En effet, souvent la mère, la belle-mère, les tantes sont là depuis le début, en spectatrices, mais c'est lui, le père, qui, arrivé pour le bain, sera envoyé au fond du jardin creuser un grand trou pour enterrer la délivre.

Ce n'est qu'après l'accouchement qu'elle s'affaire auprès de la mère : elle prépare et offre le café bien chaud, parfois arrosé de goutte, s'occupe en outre

de tout le ménage qui suit l'accouchement : changer les draps, mettre à tremper ceux qui sont tachés, effacer les souillures, le sang.

La mère restait alitée en principe « les neuf jours ». La grand-mère, la sœur aînée, une tante s'occupent du ménage, de la cuisine, traient les vaches; les enfants ont été distribués aux voisins, mais c'est la femme-qui-aide qui s'occupe du bébé. Elle fait la visite du lendemain dont l'objet est bien spécifié : « Je viens pour mettre l'enfant à téter, j'étais là pour montrer à la mère. » Elle revient les jours suivants le baigner et l'emmailloter, ceci tant que le cordon n'est pas tombé : « Il tombe souvent au bout de cinq jours, mais j'en ai vu qui ont mis vingt jours à tomber. » Elle soigne la blessure attentivement : « Je mets un peu d'alcool, quelque chose pour que ça ne s'infecte pas, un pansement de gaze avec un trou au milieu et une bande de toile. » Le jour où le cordon se détache, elle le jette au feu. Sa surveillance peut se poursuivre tant que la blessure ombilicale n'est pas refermée, c'est-à-dire tant que le détachement de l'enfant n'est pas complet.

Deux autres gestes complètent ce tableau des services de la femme-qui-aide : si le bébé est mourant, c'est elle qui l'ondoie ou même le baptise — « Je l'ai fait plusieurs fois, comme ça l'enfant a été enterré à l'église » ; enfin, c'est elle qui porte l'enfant au baptême.

Le rôle de la femme-qui-aide à la naissance ne saurait donc être confondu avec celui de la sage-femme — il est ailleurs, singulier, spécifique, elle « fait le bébé » —, et un dernier trait sépare les deux femmes et même les oppose radicalement : la femme-qui-aide n'est pas rémunérée en argent, elle ne peut pas l'être, elle est toujours remerciée en nature. Sa tâche est considérée comme un service, une aide qui ne peut être rendue que de deux manières : ou bien en autres services — « J'ai fait tous les bébés Bonot, alors on profite de leur voiture quand ils vont à Dijon, et tous les ans au 11 Novembre ils nous invitaient à la foire » ; ou bien en menus cadeaux mais, nous semble-t-il, d'une nature particulière. On lui offre des articles d'épicerie ou de bazar, une paire de pantoufles, une bouteille d'eau de Cologne, un paquet de café, tous produits qui gardent quelque chose de l'antique valeur marchande de l'épice, ce qu'il y a à Minot de plus proche de la monnaie (c'est acheté avec des sous et non produit à la ferme), mais qui n'est pas de l'argent et ne ferme donc pas la relation.

C'est ce dernier trait différentiel, économique — l'argent — qu'il faut sans doute mettre en relation avec un trait de comportement quasi générique attribué aux sages-femmes. Les sages-femmes ont un défaut majeur, d'autant que ce sont des femmes : elles boivent. Quand Marguerite fait part à sa mère, la mère Daniel, de son désir de devenir sage-femme diplômée, celle-ci refuse : « Moi, je voulais être sage-femme, c'était mon idée étant jeune. J'ai été à Paris une année chez ma sœur, et mon beau-frère avait déjà été demander les papiers pour que je rentre quelque part. Et puis, quand je suis revenue de Paris, j'en ai parlé à ma mère,

elle a dit : ' J'ai déjà une fille de partie à Paris [l'aînée, couturière] et puis, toi, tu vas t'en aller et puis je ne vous reverrai plus, et puis [argument suprême], toutes les sages-femmes se saoulent. ' C'est que c'était vrai, les trois de la région buvaient... Alors ma mère s'imaginait que ça avait quelque chose d'obligatoire. » Et Marguerite restera au village où elle succédera simplement à sa mère comme femme-qui-aide.

Toute activité féminine qui fait circuler beaucoup, aller chez les autres, entrer dans l'intimité des familles et qui, de plus, rapporte des sous — donnant ainsi une indépendance économique et une mobilité égale à celle des hommes — est rapportée à un trait défectueux : la sage-femme *boit*, la cuisinière *vole*, la couturière est légère, elle *court*. Boire et courir entachent essentiellement les vertus féminines domestiques : « Des femmes qui boivent, oh ! c'est pas tellement intéressant pour une maison, pour un ménage, sans compter que c'est encore plus vilain qu'un homme. Un homme qui boit... un peu comme ça... mais une femme qui se saoule, à la maison qu'est-ce qu'elle peut faire ! »

De toutes ces femmes qui circulent beaucoup, « vers » lesquelles on va ou qui vont « vers » les autres, seule la femme-qui-aide garde apparemment une réputation indemne, elle n'est pas rémunérée en argent, son aire de rayonnement ne dépasse pas les bornes du village, elle échappe à toute condamnation morale. Tout au contraire, elle est bonne, adroite, intelligente.

C'est ainsi que la femme-qui-aide faisait les bébés à Minot. On peut comprendre sa colère et sa frustration désolée lorsque, à partir de 1960, pour les tout derniers bébés faits au village — peu après, à partir de 1968, les femmes vont en clinique à Dijon —, le médecin décide abruptement et sans explication qu'on ne baigne plus l'enfant : « On ne baigne plus les bébés, c'est fini, il faut que je l'habille tout sale, tout gluant. Il [le médecin] a dit : ' Ça ne se fait plus ! ' Vous vous rendez compte, les pauvres petits... »[2]

« *Faire les morts* »

A la mort, c'est le même appel ; la même femme, la femme-qui-aide, « fait les morts ». La famille, nous dit-on, répugne à ce travail, « ils ne le font pas, ils se retirent ». « On m'appelle dès qu'ils sont morts. Il faut laver le mort, le raser si c'est un homme, le coiffer bien ; l'eau dont on s'est servi pour le laver, il faut la jeter au loin, pas dans l'évier, dans la rue. Ensuite, je l'habille, en principe avec quelque chose de propre [les gens âgés tiennent prêt dans l'armoire leur habit de cérémonie, le costume de mariage ou la robe de lendemain de noce]. Quand

2. Les médecins venaient de découvrir le caractère protecteur et nourricier du vernix qui enveloppe l'enfant à la naissance.

le mort est prêt, bien habillé, il faut un homme pour le soulever, le mettre dans le fauteuil pendant que je prépare le lit... On met un drap propre sur le lit d'où on a tout enlevé, sauf le sommier ; fallait prendre un drap, pas un drap neuf, non, un drap qui soit assez souple — ça prend moins de place dans le cercueil[3]. Ensuite on réinstalle le mort sur son lit, on lui ferme les yeux, on lui ferme la bouche. On lui cache le visage avec une serviette ou un mouchoir blanc ; les mains, on les lui croise sur le ventre, et on lui met un chapelet dessus avec un brin de buis. On le recouvre ensuite avec un autre drap blanc, un joli drap, bien fin, on le plisse bien. Pour le mettre au cercueil, on ôte le drap de dessus et on rabat celui du dessous par-dessus. »

Le mort « bien arrangé », la femme-qui-aide se livre à tout un ménage mortuaire : fermer les fenêtres, les volets, couvrir le miroir d'un linge — blanc selon les uns, noir selon les autres — sinon il refléterait, retiendrait pourrait-on plutôt dire, éternellement le visage du mort : « On le verrait toute sa vie dedans, car le miroir est généralement placé en face du lit. » On voile également aujourd'hui l'écran de télévision, surface qui évoque le miroir, capte, emporte, conduit vers des mondes lointains — ou encore regard indiscret ? Il y a donc ici un souci de fermeture de tout ce qui est passage vers l'extérieur. Rien ne doit sortir de la chambre du mort, hormis ce jet d'eau, dehors, à la rue.

Elle arrête les horloges (on ne les remet en marche qu'après l'enterrement) et finit d'apprêter la chambre mortuaire en recouvrant la table de nuit d'une nappe blanche sur laquelle elle dispose un verre d'eau bénite où trempe une branche de buis. A côté, elle pose un Christ et le grand cierge de famille allumé. On éteint les lumières électriques, on s'éclaire faiblement à la chandelle, on ne fait plus de feu. Elle impose aussi un arrêt à toutes les activités domestiques des femmes de la maison : les parentes ne doivent ni cuisiner, ni laver, ni faire le ménage, surtout dans la chambre du mort. Une voisine vient préparer les repas, s'occuper de la maison, traire les vaches.

Le corps restera ainsi trois jours gisant et exposé en son enclos... « Il faut, nous dit-on, toujours quelqu'un avec le mort, qu'il ne soit pas seul jusqu'à son enterrement, mais la famille n'aime pas rester avec lui. » Le jour, les voisins passent, aspergent le mort d'eau bénite, ceux qui veulent le voir une dernière fois soulèvent le mouchoir. La nuit, la femme-qui-aide organise la veillée pour laquelle c'est encore la présence des voisins qui domine, ils se relaient toute la nuit. A minuit elle fait le café, sert la goutte.

Aujourd'hui on se plaint que les choses aient changé : « Maintenant, c'est terminé la veillée, ça se fait encore un peu en famille mais des étrangers n'iraient plus, alors qu'autrefois c'était tout à fait normal, la règle même, on s'offrait

3. C'est aussi, on le verra plus loin (*cf. infra*, pp. 117-118), pour que le mort ne soit pas trop empêtré dans son drap et qu'il puisse en sortir plus facilement.

à passer deux heures. La famille se couche, mais il n'y a plus de voisins. » Le public de la mort s'est ainsi rétréci ces dernières années jusqu'à sa plus simple et symbolique expression, la femme-qui-aide : « Il n'y a plus guère que la Marguerite qui va encore vers les morts ; quand elle ne sera plus là, on se demande ce qu'on fera. » A l'accouchement, on constate la même réduction du public : quand le médecin commence à intervenir, « il met tout le monde dehors », à l'exception de la femme-qui-aide.

*

Juxtaposés ainsi au début et à la fin de la vie, les gestes qu'accomplit la femme-qui-aide éclairent la nature de son travail. Elle a, aux deux moments, une même activité de nettoyage, et le terme important du rôle réside dans l'acte de toilette : « Je fais la toilette du nouveau-né, je fais la toilette du mort. » Gestes de lavage des corps au sens propre, gestes d'habillage, gestes d'appropriation des lieux, même remue-ménage autour du grand lit dans lequel on naît et on meurt, même déploiement de grands draps blancs, de linge changé, brassé, lavé ; gestes symétriques et inverses : que le nouveau-né soit débarrassé des impuretés qu'il amène de l'au-delà, que le mort n'en emporte pas (?). Quoi qu'il en soit pour le moment, elle *lave*. La simplicité des gestes, leur discrétion — tout se passe dans le mitan du lit, à la maison, rien n'est officiel ; les simples ustensiles — quelques baquets d'eau, un peu de linge — ne sauraient nous masquer leur caractère rituel et l'importance de la fonction de femme-qui-aide, car se trouvent affirmés et le caractère dangereux du contact aux deux moments et sa nécessité.

En effet, les deux points de contact : saisir le nouveau-né, ou ensevelir le mort, suscitent le même effroi chez les proches. Devant le nouveau-né, comme devant le mort, la même panique saisit, le même affolement, on ne sait que faire et on a peur : « J'ai assisté à l'accouchement de ma fille, c'était son troisième enfant, on téléphone au docteur, il était à Beneuvre, et voilà que le gosse est venu... Oh, que j'ai eu peur ! Il y avait aussi sa tante, sa belle-mère qui étaient là, quand elles voient arriver le gosse, voilà qu'elles prennent la porte. Oh, je leur ai dit : ' Ne me laissez pas toute seule ! ' J'ai eu peur, j'ai eu peur, j'ai eu vraiment peur... »

La crainte des morts est encore plus sensible : « Ensevelir les morts comme la Marguerite, faut pouvoir le faire, c'est un drôle de travail, et pas facile, y a bien des personnes qui n'osent pas toucher les morts ; sa fille ne veut pas reprendre après elle, elle a peur du mort. »

Donc, dans les deux cas, une tâche dangereuse. Est-ce à dire que le danger a la même source et concerne les mêmes personnes ? Le nouveau-né, il semble que l'on craigne pour lui ; c'est lui qui est vulnérable et qu'il s'agit de protéger :

on ne doit pas le sortir jusqu'au baptême, où l'assistance est strictement familiale. Les étrangers, c'est-à-dire les villageois dans leur ensemble, sont particulièrement dangereux : ils n'assistent pas au baptême car ce serait, dit-on, de la « curiosité », on craint la « jalousie ». Aussi, la qualité particulière que doit montrer la femme-qui-aide est l'innocuité, elle doit être inoffensive[4].

Pour le mort, les signes s'inversent, le danger change de tête, c'est le mort que l'on craint et c'est l'entourage immédiat qui est vulnérable, il s'agit de se protéger de lui. La famille semble être spécialement visée, et on « avance » les étrangers. Ils doivent, à l'inverse de ce qui se passe au baptême, se montrer nombreux à l'enterrement, formant à des degrés divers un écran protecteur. La femme-qui-aide, seule apte au contact, doit se montrer ici invulnérable.

La tâche est donc dangereuse, mais il importe qu'elle soit accomplie, nécessité toute sociale dans les deux cas, car se passer de la femme-qui-aide, c'est pour celui qui meurt « mourir comme un chien », et c'est pour les quelques femmes qui accouchent solitaires se conduire comme une bête, pire, une mauvaise bête, « une carne », étant entendu que les bêtes à Minot sont souvent « plus belles que les humains ». Ainsi, « la Mélie, elle accouchait sans personne, elle foutait le camp le soir, on ne la voyait pas, le lendemain elle était aux champs... Vraiment c'est une tête à part celle-là, une tête infernale, une tête de cochon, c'est une bête à vice, une carne » ; ou encore, « la Pierrette, elle s'accouchait toujours elle-même, elle ne voulait personne, elle s'enfermait. Quand c'était fait elle appelait son homme, elle tenait le p'tiot par la patte et elle lui disait : ' Passe-moi les ciseaux que je lui coupe le cordon ' ».

C'est donc à la femme-qui-aide que revient cette tâche de domestication et d'humanisation, de socialisation : « Elle était désignée pour ça. » La singularité du personnage tient à ce qu'elle opère à la fois à la naissance et à la mort, car dès que l'un des deux termes de cette polarité saute, dès que la fonction éclate, le titre de « femme-qui-aide » disparaît. D'autres femmes « aident » ou tentent d'aider au village mais si elles n'accèdent qu'à une moitié du rôle, soit côté naissance, soit côté mort, elles ne sont jamais tenues pour « celle-qui-aide » ; si leur action se parcellise dans l'espace ou la hiérarchie sociale (ainsi la bonne du curé « aide » pour les morts des « Messieurs »), il ne s'agit plus là que d'une modalité ponctuelle de l'entraide féminine, car la vertu de la femme-qui-aide — qui est d'opérer les gestes d'entrée et de sortie au monde — est aussi d'aller *partout* et chez *tout le monde*.

Cette vertu de médiation à de multiples niveaux se réalise au début du siècle en deux femmes, la mère Daniel et la mère Carre, dont on a conservé un très vif

4. Mais il conviendrait ici de se demander si cette idée de la vulnérabilité du nouveau-né n'est pas une transformation récente (influence des idées médicales). Comme on l'a dit, il fait vraiment peur, il provient d'un autre monde.

souvenir de femmes-qui-aident exemplaires. Or, toutes deux sont laveuses de lessive, et tout se passe comme si la femme-qui-aide, la laveuse, préfigurait le destin de l'être qui vient au monde, et lui signifiait : « Par deux fois tu seras lavé, une première fois à ta naissance, une seconde fois lorsque tu trépasseras. »

Nous allons donc nous efforcer de répondre à une double question. D'abord, en quoi la technique de la lessive — *laver* — serait-elle opératoire de ce double passage, pour le nouveau-né vers le monde humain, pour le mort vers le monde des morts ? En second lieu, d'où la femme-qui-aide tient-elle les propriétés particulières dont elle doit faire preuve dans son office, invulnérabilité et innocuité ? Lui suffit-il d'être laveuse ?

La grande lessive

On faisait la lessive deux fois par an, une fois au printemps une fois à l'automne, c'était du temps des grands trousseaux avec les armoires pleines; on l'appelait la bui, ça durait au moins trois jours, c'était toute une cérémonie.

« Quand on faisait la bui, il fallait monter le cuvier [généralement rangé sous le hangar] dans la chambre à four. On le posait sur un trois-pieds ; il était en bois cerclé de fer, c'était la même fabrication qu'une feuillette, ça faisait comme un demi-tonneau [80 cm de hauteur sur 1,50 m de diamètre]. Près du fond, sur le côté, il y avait un trou [le pissoir] pour laisser égoutter le lessu [l'eau de lessive] que l'on bouchait avec un torchon de paille. »

« Le premier jour on chargeait le cuvier, on mettait d'abord des branches, du fagot, n'importe — enfin pas trop de chêne parce que ça devait tacher —, pour que le linge ne porte pas sur le fond, que ça puisse s'égoutter. Là-dessus on étendait un grand drap de grosse toile, on y mettait des cendres de feu, puis on rebouchait la toile sur les cendres. On détournait toutes les cendres pour la lessive, on prenait ce qu'on avait, mais pas trop de chêne. Puis on arrangeait le linge par couches, les torchons, les draps bien étendus, les chemises [il y avait un ordre, du moins sale dans le fond au plus sale sur le dessus], et petit à petit on remplissait le cuvier jusqu'en haut. » Le plus souvent le linge avait été préalablement essangé, c'est-à-dire qu'on avait procédé la veille à un premier décrassage. Le linge avait été trempé, les plus mauvaises taches frottées, avant d'être disposé tout humide dans le cuvier.

Le lendemain on « coulait la lessive » : « On versait de l'eau sur le linge, on mettait une ronde [un baquet] face au trou, pour ramasser l'eau, ça coulait, ça coulait... On reprenait cette eau qui avait traversé le linge et les cendres [le lessu] avec une casserole, et on la versait dans une grande chaudière, de ces grandes

chaudières qu'on faisait le feu dessous dans la cheminée. On la faisait chauffer et à nouveau avec la casserole on arrosait le cuvier. On coulait la lessive d'abord douce, pas trop chaude, tiède, plus ça venait, plus on chauffait au fur et à mesure qu'on remettait le lessu dessus ; les dernières chaudières, on versait le lessu bouillant. Il fallait être après toute la journée. »

C'était le surlendemain que les laveuses intervenaient : « Elles arrivaient avec la brosse et le tapou [le battoir]. Elles étaient en bande pour faire les grandes lessives. On les retenait d'avance, elles s'y mettaient à quatre ou cinq. Elles venaient tôt le matin, sortaient le linge du cuvier, et puis elles l'emportaient dans les grandes corbeilles à deux anses, sur la brouette ; elles allaient au lavoir. » « Au lavoir, fallait savonner, frotter, brosser, taper le linge pour faire sortir la saleté. Je les vois toujours, les laveuses, elles roulaient les draps en gros boudins, et puis elles tapaient, tapaient. On rinçait au rinçoir, et pour le petit linge on y jetait des boules de bleu. On mettait le linge à égoutter sur les tablettes de pierre. Pour tordre les draps on s'aidait, parce qu'il faut être deux. »

« Des fois on étendait sur les haies autour du lavoir, à la bui de printemps il y en avait jusqu'au cimetière, ou bien on ramenait le linge chez soi, mais on n'avait pas de fil de fer, on étendait bien tiré, par terre, sur l'herbe, ou sur les haies du jardin, derrière la maison... Quand maman allait ramasser le linge le soir, je me vois sauter dedans, je me faisais disputer... Quand on ressortait le linge de dessus les haies, on voyait les bouts des branches dessinés dedans, ça faisait des pointes dans les draps, dans la toile parce qu'elle était lourde... »

Dans la bui traditionnelle à la cendre, on distingue donc deux phases successives fortement contrastées sur le plan technique : la phase du lessivage ou coulage — celle que désigne à proprement parler le terme « bui » —, grave, longue, presque solennelle, individuelle, domestique, où s'accomplit la lente chimie de la cendre ; la phase du frottage et du rinçage qui rassemble au lavoir la bande des laveuses, actives, bruyantes, joyeuses.

De la phase du lessivage, on retient d'emblée la forte image du flux presque continu et de la lente révolution du lessu, du geste infiniment repris de l'arrosage du linge. Ce geste patient et répétitif nous donne comme la figure maîtresse de cette économie traditionnelle de la lessive, une révolution, un circuit. En témoignent l'utilisation en chaîne de la cendre et la circulation du lessu. Les cendres vives prises au foyer, une fois lessivées — la charrée —, étaient mises à sécher et réutilisées comme engrais, décrivant ainsi un vaste circuit où le bois, celui de l'affouage, retournait à la terre après être passé par le feu et l'eau, et avoir donné chaleur et savon aux hommes. Ce circuit pouvait prendre une dimension sociale quand on allait chercher la cendre de feu au four du boulanger. Le précieux lessu, après avoir mille fois traversé le blanc (seul celui-ci était lessivé), était récupéré : on mettait à tremper la couleur dans les dernières chaudronnées,

et entre les deux opérations s'en interposait parfois une troisième : on renversait la tête des petites filles sous le pissoir pour leur laver les cheveux. Le lessu circulait ensuite entre voisines, « on s'en gardait, on s'en donnait ».

Aussi la bui nouait-elle tout un ensemble de relations d'échange qui n'est pas sans rappeler ce qui se passait lors d'un autre événement de la vie domestique : le sacrifice du cochon. D'ailleurs, « en ce temps-là, laver, c'était toute une cuisine ». La lessive avait ses aromates : le chapelet d'oignons d'iris au fond du cuvier, les racines de l'herbe cabaret ou le mélilot dans l'armoire. Pour la couleur, il y avait toute une flore saponifère ou tinctoriale : la décoction de feuilles de lierre pour les gros pantalons de velours, la saponaire pour les lainages. Chacun avait ses recettes et ses trucs pour les taches : « Ma grand-mère, elle, elle frottait les taches de graisse de ses tabliers avec du savon et elle les fourrait ensuite dans le four de la cuisinière, et puis après, elle les lavait. » Seules les grands-mères les plus âgées peuvent évoquer pour nous la grande lessive bisannuelle que leurs mères entreprenaient, mais elles-mêmes ne l'ont jamais faite, elles sont de l'âge de la lessiveuse. Et la bui apparaît à leurs yeux comme le signe d'une époque très dure, au moins pour les laveuses de lessive : « La mère Doucet fut une des dernières à faire la bui — c'était pendant la guerre de 14 —, elle la faisait deux fois par an, elle avait tous ces draps, toutes ces chemises, tous ces torchons sur la moitié de l'année, alors les laveuses, elles ne pouvaient pas en écorcher, c'était trop longtemps que c'était sale, ça ne voulait pas se laver ! Oh, les cols de chemise, les poignets, oh, que c'était difficile ! » Le linge sale que l'on s'efforçait de garder dans un endroit aéré, au grenier, sur des perches, risquait de s'abîmer, « les souris s'y fourraient, le linge noircissait, se piquait ».

Et, ce qui fait question aujourd'hui lorsqu'on se souvient, c'est bien l'énormité de la tâche, les dizaines de seaux d'eau, la dimension de l'attirail, l'idée saugrenue qu'avaient les anciens de thésauriser le linge sale, ce qui rendait la lessive énorme, difficile, ce qui en faisait cette entreprise d'envergure échappant totalement au rythme quotidien. On tente de la justifier par des raisons techniques en l'associant à un textile, le chanvre : « On ne portait que du gros linge, que des grosses chemises de toile de chanvre, on n'aurait pas pu laver autrement, la toile était si lourde » ; et à un âge, « l'âge des grands trousseaux avec les armoires pleines », le pouvoir de garder du linge sale impliquant, bien sûr, la possession de linge propre. Filles et garçons apportaient du linge à leur mariage et tout était marqué respectivement de leur chiffre. Mais le trousseau des filles était, de beaucoup, plus important en quantité, et surtout en tant qu'emblème. Le linge sur lequel se trouvait marqué au point de croix rouge leur nom de fille était le seul lieu où celui-ci se gardait, se perpétuait après le mariage, car la vieille toile de chanvre, très solide, survivait à la brodeuse, et les pièces de linge redistribuées à chaque décès étaient empilées avec une dévotion toute intéressée. Outre la quantité et la longévité du linge qui pouvait être accumulé, on est frappé par sa

valeur marchande. Dans les inventaires, le contenu de l'armoire à linge est estimé beaucoup plus cher que « l'armoire en bois de chêne fermant à clé » qui le contient, et le seul article qui approche sa valeur est le contenu de l'écurie : 240 F pour le linge, 60 F pour l'armoire, 225 F pour deux vaches « dont l'une sous poil rouge et l'autre sous poil noir » et une génisse[5].

La bui parlait donc le langage de la hiérarchie sociale, et la peine des laveuses à frotter des taches vieilles de six mois comptait peu eu égard à la forte composante de prestige qu'il y avait pour les femmes à se suffire de deux buis l'an, fréquence qui était la mesure étalon de l'abondance en trousseau de leur lignée. Et le grand étalage du printemps et de l'automne, sur plusieurs ares de prés et de haies, était signe de bien-être, de richesse, de vertu féminine de thésaurisation. Les familles nombreuses, les petits fermiers devaient faire tourner leur linge plus vite ; chez les bûcherons, il y avait si peu de linge que les femmes se contentaient de récupérer les restes de lessu au lavoir.

Toutefois, ni les raisons techniques avancées, ni les raisons socio-économiques ne nous semblent suffisantes pour rendre compte de l'amplitude du rythme de la lessive, de cette concentration sur deux moments de l'année de l'entretien du linge. Et on ne saurait trop s'interroger sur les résonances profondes et les fondements de cette organisation traditionnelle qui pose le problème de l'insertion d'un travail domestique dans le temps, mais aussi celui du rapport à la propreté, à l'eau.

D'autres actes de propreté possédaient également une vaste amplitude : le ménage de la maison, « On faisait le grand ménage deux fois par an, une fois déjà pour la fête [début juin], on disait ' Tiens voilà la fête, il faut laver les rideaux, faire les fenêtres ' et puis une deuxième fois avant l'hiver, quand les travaux des champs étaient terminés, début novembre ; d'ailleurs, les femmes, tous les jours, on n'avait pas le temps de faire le ménage... » ; et même l'hygiène du corps, car on peut penser qu'anciennement, à Minot, on ne faisait pas autrement que les voisins morvandiaux : « Le Morvandiau, note gravement un instituteur en 1886, se lave un peu la figure lorsqu'il se fait la barbe, mais le reste du corps n'a jamais senti une goutte d'eau depuis sa naissance. »[6]

Aussi le rythme de la lessive n'était-il pas isolé. De plus, la lessive se trouve être à la charnière des saisons comme le bain à la charnière de la vie et de la mort, car enfin, on en vient à se poser la question : ce Morvandiau, peut-être n'était-il vraiment baigné que deux fois dans sa vie, une première fois à sa naissance, une seconde fois à sa mort ? Que la simple idée du bain se rapporte soit à la

5. D'après l'inventaire, daté du 7 avril 1846, des biens de Nicolas Renard, fermier.

6. Cité par G. THUILLIER, « Pour une Histoire régionale de l'eau : en Nivernais au XIXe siècle », *Annales, ESC*, janv.-févr. 1968, 23 (1) : 52.

naissance soit à la mort, on peut en tenir pour preuve ces commentaires accompagnant les vieillards qui, emmenés à l'hôpital, étaient baignés à leur arrivée, et ne revenaient pas : « C'est les grands bains qui l'ont fait mourir », « elle est morte dans les grands bains », comme si être baigné c'était bien jouer sa mort.

Grandes lessives, grands bains, grands ménages sont vécus, le langage populaire en témoigne, comme de « vraies révolutions ». L'expression peut être comprise au sens étymologique de rotation complète, de retour au point de départ, rappelant l'image du vaste circuit du lessu. Le bain, la lessive, le grand ménage renouent ainsi avec une phase du temps antérieur, font revenir les choses à leur point de départ, du sale au propre, de la mort à la vie. Le temps, ainsi relancé, repart à zéro. La bui s'intègre et s'associe à ces puissantes métamorphoses calendaires, le printemps et l'automne. Peut-être faut-il, là, que le temps retourne justement toujours à lui-même, et la bui en serait la démonstration spectaculaire, riche de sens et garante de l'avenir — un éternel retour.

Laver n'est donc pas un acte aussi prosaïque qu'il y paraît. La lessive avait son cortège d'interdits et de croyances, et la grande bui était peut-être, tout autant qu'un grand décrassage matériel, un grand blanchissage général et symbolique des esprits, des âmes, des saisons, dont la place dans le calendrier n'est pas arbitraire.

« *Couler* »

> *Je le disais à ma belle-fille y a pas longtemps, on ne doit pas laver de Noël à Jour de l'An, et elle, elle me disait que dans son village, c'était pendant la Semaine Sainte. Maman, elle y faisait attention, paraît que ça portait malheur. Je l'entends encore, même que j'étais mariée, elle était des fois qu'elle venait et elle me disait : ' Ah ben, tu veux donc que je meure dans l'année ! ' Oui, c'était à ce point-là, et puis je lui dis : ' Ben non, c'est de la stupidité ça ! ' Je ne suis pas superstitieuse mais elle, elle n'aurait pas lavé.*

Il existe un peu partout des interdits de lessive à certaines époques de l'année : la lessive est alors contre-indiquée, il y va de la vie de la laveuse — elle laverait son suaire — ou de la vie de celui dont elle lave le linge ; ou encore, elle « tourmenterait les âmes du purgatoire »[7]. Ces périodes dangereuses varient de pays à pays, mais si on les recense, on retrouve, formant série, les Avents, la période qui va de Noël à Jour de l'An, la Semaine Sainte, l'Octave des morts. Or, toutes ces

7. P. SÉBILLOT, *Légendes et curiosités des métiers*, Paris, Flammarion, chap. : « Lavandières et blanchisseuses » : 8.

périodes se trouvent être celles-là mêmes où sont censées circuler sur terre les âmes des morts[8].

D'un certain nombre de coutumes funéraires, il ressort que les âmes veulent être lavées[9], et on se souvient du soin avec lequel, à Minot, la femme-qui-aide, munie d'un baquet d'eau, lave le mort et dispose du linge blanc un peu partout autour de lui (blanc du linceul, blanc du napperon sur la table de chevet...), opération de blanchiment qui a pour but d'aider l'âme à se « blanchir », à se libérer de ses péchés. On peut alors avancer que le noir, celui du deuil, porté par les proches a une fonction de repoussoir, et que c'est bien l'échiquier de la vie et de la mort que met en place la femme-qui-aide, les morts cherchant à s'approprier les pièces blanches, les vivants se protégeant à l'aide des pièces noires.

Les âmes des morts cherchent à se blanchir, et s'il existe un interdit de lessive pendant les périodes où elles circulent, c'est que, attirées par la bui qui blanchit, elles se précipiteraient dans le cuvier qui fait fonction de purgatoire — on dit qu'elles seraient tourmentées —, mais qu'en même temps, en se mêlant au linge des vivants, elles les entraîneraient dans la mort. En Bretagne, l'assimilation du lessivage au purgatoire est explicite : « La grande lessive était une corvée d'importance pour les femmes. Comme toutes les besognes sérieuses, elle durait trois jours qui correspondaient, dans l'ordre, au Purgatoire [jour du lessivage], à l'Enfer et au Paradis. »[10] Du purgatoire, le cuvier offre l'image matérielle : la grande cuve, énorme, ventrue, où s'opère la grande chimie purificatrice ; et le nouet de cendres a pour nom « charrier », du grec *cathara* qui signifie purification et même expiation.

Mais dans ce que fait notre femme-qui-aide avec le mort il y a plus, car, on s'en souvient, elle jette avec soin l'eau qui a servi à le laver, jetant ainsi littéralement le mort avec l'eau du bain, dehors, à la rue, lui signifiant sa sortie et la dirigeant. Il convient en effet de se garder de deux dangers : que l'âme du mort ne reste pas prisonnière dans la chambre, mais qu'elle ne s'échappe pas non plus par n'importe quelle issue. C'est pourquoi la femme-qui-aide calfeutre tout, interdit

8. *Cf.* A. VARAGNAC, *Civilisation traditionnelle et genres de vie*, Paris, Albin Michel, 1948 ; A. VAN GENNEP, *Manuel de folklore français contemporain*, t. I^er^, vol. II : *Du Berceau à la tombe* (fin). *Mariage. Funérailles*, Paris, Éd. A. et J. Picard, 1946 ; *cf.* en particulier le chap. V : « Les Funérailles ».

9. En effet, le premier mouvement de l'âme au sortir du corps est de chercher à se laver. En témoigne l'usage, inconnu aujourd'hui à Minot mais attesté plus anciennement en Côte-d'Or, du seau d'eau : on vide ou on couvre tous les seaux d'eau de la maison car on craint que l'âme, en s'y précipitant pour se laver, ne se noie ; *cf.* A. VAN GENNEP, *Le Folklore de la Bourgogne (Côte-d'Or)*, Gap, impr. Louis Jean, 1934 : 59. Ou, au contraire, on laisse un seau d'eau près du mort afin que l'âme s'y baigne et se dépouille de ses dernières souillures avant de se présenter devant Dieu ; *cf.* D. DERGNY, *Usages, coutumes et croyances ou Livre des choses curieuses*, I, Le Portulan, 1885 : 34 *sq.*

10. P.-J. HÉLIAS, *Le Cheval d'orgueil. Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, Paris, Plon, 1975 : 14 (« Terre humaine »).

toute activité domestique dans la maison, tout remue-ménage pouvant le déranger dans son parcours ; enfin elle couvre le miroir et la télévision qui, évoquant la surface de l'eau, l'attirent et font fonction de pièges à âmes. Car la sortie du mort doit s'effectuer par l'eau, et l'eau est bien le véhicule de sa sortie.

Par-delà un certain symbolisme chrétien de la purification, le lessivage offre donc l'image du passage de la vie à la mort, passage dont l'eau serait le véhicule, et l'image, on va le voir, joue dans les deux sens : faire passer de vie à trépas, mais aussi faire venir au monde comme si l'enfant devait également passer par l'eau — « Les enfants arrivent comme l'eau », dit la Vieille à Yerma, la femme stérile[11]. De ce double passage la laveuse serait le guide. Dans les Vosges, en effet, il est dangereux de faire la lessive dans une maison habitée par une femme enceinte, à moins qu'on ne prenne la précaution de rouler dehors le cuvier dès qu'on en a retiré le linge, la délivrance pouvant être retardée d'un temps égal à celui pendant lequel le cuvier vide est resté à la maison. Symétriquement, en Haute-Bretagne, « les malades d'une maison où on fait la lessive sont exposés à mourir » [12]. Couler une lessive auprès d'une femme enceinte c'est donc précipiter son accouchement, comme couler une lessive auprès d'un malade c'est hâter sa mort. A Minot, une des images employées pour dire qu'un enfant vient de naître est : « l'enfant est coulé », il est passé, il est né.

Laver apparaît donc, au moins dans l'image technique de la phase du coulage, comme un acte chargé d'efficacité symbolique, opératoire des deux grands passages : lessive psychopompe signalée à Minot par un interdit de lessive rejeté dans le passé et appelé superstition ; et, en ce qui concerne la naissance, simple usage du terme « couler » pour signifier le passage. Mais l'eau comme élément matériel du Destin et les femmes qui fréquentent les lavoirs comme présidant à ce Destin, sont en ce pays des représentations plus fortes, plus sensibles, attachées à la seconde phase de la lessive, celle du rinçage, inscrites dans les lieux mêmes, au lavoir, à la fontaine.

Au lavoir

C'est dans des « lavoirs couverts à genoux » qu'on lave à Minot, et la maison-lavoir abrite une société de femmes qui ont rendez-vous au bord de l'eau, où règne un esprit de clan et de chapelle.

Savonner et rincer au lavoir n'étaient pas uniquement associés au rythme des grandes buis. Il y avait des savonnages hebdomadaires ou même quotidiens pour les femmes qui avaient des enfants en bas âge, pour celles qui avaient peu de vêtements et beaucoup d'enfants, pour les laveuses professionnelles qui lavaient

11. F. G. Lorca, *Théâtre II*, Paris, Gallimard, 1953 : 163.
12. P. Sébillot, *Légendes et curiosités...*, *op. cit.* : 11.

le linge des grosses maisons, de l'hôtel, du notaire : « La mère Carre, la mère Bastien, elles allaient tous les jours à la fontaine pour les autres. »[13] De plus, on continue à utiliser le lavoir longtemps après la disparition des grandes buis : avec la lessiveuse de tôle galvanisée, « fallait aller rincer au lavoir tout pareil », seulement la lessive devient mensuelle puis, pour les deux dernières générations, hebdomadaire.

Au lavoir se dessinent une hiérarchie, une éthique, des usages, un circuit d'échange, un langage ; on y voit des figures de grandes laveuses, à la langue bien pendue, sortes de reines, de viragos de lavoirs. « Le lundi on s'y retrouvait toutes. Certaines avaient leur place réservée, la mère Carre fallait pas lui prendre sa place [il s'agit d'une laveuse professionnelle], elle avait la meilleure, près du rinçoir. Des fois, y avait plus de place, alors fallait attendre. » Chaque femme avait son tapou (le battoir) et son carrosse (la boîte) personnels : « La mère Carre elle avait un coussin de plumes, fallait pas lui prendre... On se passait du bouillon, du lessu, quand il en restait à une, on s'échangeait... surtout les femmes qu'avaient beaucoup d'enfants, beaucoup de chaussettes à laver, qu'avaient pas beaucoup de savon, comme les femmes des bûcherons, on leur passait du bouillon quand on en avait de reste. »

Le lavoir est surtout, dans l'espace villageois, le seul lieu où se tenait régulièrement une assemblée des femmes, un équivalent du café pour les hommes. Comme au café, les femmes s'y retrouvent. On y boit : « On se faisait porter des grogs pour les quatre heures, l'hiver, pour se réchauffer. » On s'y bagarre, on s'y dispute les lendemains d'élections : « Alors ça marchait bon train, on s'envoyait des piques. » Surtout on y parle, et le lavoir est une grande chambre d'écho où circulent autant de paroles que de lessu : « Ah, les laveuses, ça taillait des bavettes, ça causait ! »

De quoi parlent donc les laveuses ? De toute la vie intime du village qui se lit dans le linge. Leur verve est féroce, indiscrète. Le linge sur lequel s'impriment toutes les souillures du corps tient un langage touchant aux mœurs, à l'intimité, ceci à toutes les étapes de son entretien, du tri au séchage, et les laveuses ont cet œil de contrôleur des mœurs à quoi renvoie le commérage : « Je me souviens des cancans de pays... Dans les pays, le linge, on l'étendait, je me souviens que les femmes, elles récupéraient une femme enceinte comme ça, c'était une spécialité. Les mois qu'elles ne voyaient pas le linge, elles disaient : ' Oh ! ça y est, elle y a droit. ' Tous les pays c'était comme ça... Enfin, moi je mettais mes torchons dessus, je m'arrangeais pour que ça ne se voie pas... »[14]

13. Ajoutons que les lavoirs couverts sont relativement récents — ils datent de la seconde moitié du XIXe siècle — et qu'on a longtemps confondu au même point d'eau source, fontaine, lavoir et abreuvoir. La langue a retenu en partie cette indifférenciation car on dit qu'on va laver à la fontaine plutôt qu'au lavoir.

14. On songe ici aux commentaires de la grande Clémence dans la blanchisserie de Ger-

Les hommes en bloc sont exclus du lavoir. A Minot, ils y font allusion de façon grivoise — « C'est qu'avec leur tapou, celui qui aurait voulu aller chatouiller les laveuses... pan, pan », — et entre les laveuses et l'homme qui passe, tout un jeu d'agression verbale et même gestuelle est traditionnellement avéré dans le folklore : « Autrefois, les gamins, en beaucoup de pays, se mettaient à regarder les laveuses et à les désigner avec le doigt, comme pour les compter ; ce geste avait le don de les rendre furieuses et d'attirer à son auteur une bordée d'injures. Semblable sort était réservé à celui qui leur adressait la question à double sens : ' Lavez-vous blanc ? ' [L'avez-vous blanc ?]. Quand elles arrivaient au bout du rollet de leurs injures actives et passives, elles n'[avaient] autre recours de garentie qu'à se monstrer et trousser leur derriere à partie adverse. »[15]

Cet exhibitionnisme, ce langage ordurier adressés à ceux qui approchent de trop près mettent en relief le caractère corporatif du groupe des laveuses et la valeur sociale comme le caractère dangereux de leur activité, dans la mesure où l'insulte ordurière aurait une vertu protectrice et même cathartique, expulsion vocale de la saleté à l'image du linge que la laveuse a charge de blanchir. Toujours est-il que les laveuses, dans l'ensemble, apparaissent femmes fortes, gaillardes, culottées pour le moins.

« *Gaisser* »

Que font les laveuses au lavoir ? Elles battent, rincent, tordent le linge... C'est surtout le rinçage qui nécessite le plan d'eau courante. L'action était désignée à Minot par un terme particulier : « gaisser ». On disait : « Tu vas à la fontaine, faut gaisser les draps. » Gaisser, c'est lancer la pièce de linge dans l'eau, la laisser s'épandre, flotter, puis la ramener. Or, ce geste est celui-là même de la divination dans les fontaines, où l'oracle se lit par l'intermédiaire d'un linge trempé : s'il flotte, la personne pour laquelle on consulte guérit ; s'il s'enfonce, la personne meurt. Le flottement du linge est utilisé essentiellement pour interroger la fontaine sur le destin des nouveau-nés (on prend le lange), sur le sort des malades (on prend la chemise)[16].

---

vaise, donc au moment du tri du linge : « Alors, à chaque pièce cette grande vaurienne lâcha un mot cru, une saleté ; elle étalait les misères des clients, les aventures des alcôves, elle avait des plaisanteries d'atelier sur tous les trous et toutes les taches qui lui passaient par les mains [...] Mme Putois pinçait les lèvres, trouvait ça bête, de dire ces choses devant Coupeau : *un homme n'a pas besoin de voir le linge ;* c'est un de ces déballages qu'on évite chez les gens comme il faut [...] Dans la boutique, à chaque triage on déshabillait ainsi tout le quartier de la Goutte-d'Or. » *(Souligné par nous.)* (Émile ZOLA, *L'Assommoir*, Paris, Fasquelle : 161 ; « Le Livre de Poche »).

15. P. SÉBILLOT, *Légendes et curiosités..., op. cit. :* 2-3.

16. *Cf.* P. SÉBILLOT, *Le Folk-lore de France.* II : *La Mer et les Eaux douces*, Paris, Guilmoto, 1905.

Le terme a aussi un emploi plus restrictif, plus local, puisqu'il désigne un geste d'offrande accompli encore au début du siècle, tous les ans à la Chandeleur, à la source de la Coquille, belle source résurgente qui naît dans un vallon sur le territoire d'Étalante, village jouxtant Minot par les bois : « Gaisser à la Coquille, c'était jeter la brioche à la source. Dans cette source vivait une vouivre [la fée Greg] qui mangeait les enfants. Un jour qu'elle devait dévorer les enfants du châtelain, le valet trempa les enfants dans l'eau bénite avant de les livrer. La fée ne les mangea donc pas, et depuis ce temps on lui donne une brioche..., on gaisse. » Gaisser, c'est donc, en faisant quelques cercles dans l'eau, instaurer un dialogue avec celles, fées, vouivres, qui s'y logent. Car en ce pays les eaux sont habitées.

Nombre de ces personnages féminins fantastiques aux dénominations variées, fées, vouivres, dames, lavandières nocturnes — bénéfiques ou maléfiques — hantent les sources, fontaines, puits, grottes de ce plateau de Langres calcaire — une véritable passoire, disent les géographes —, où les rivières sont fuyantes et les sources résurgentes. Nous nous trouvons sur l'ancien territoire des Lingons. Auprès de certaines sources on a retrouvé des statues de facture romaine accompagnées d'inscriptions latines : *matres* ou *matronae* représentant les déesses-mères lingonnes[17]. Maîtresses de la Destinée, c'est singulièrement un rôle de passeur qui leur a été attribué ; elles présidaient à la naissance et, « après avoir protégé les hommes durant leur vie terrestre, elles les aidaient à passer dans l'autre monde ». Et c'est dans l'eau qu'elles les entraînaient pour accomplir leur dernier voyage[18]. Telles apparaissent les représentations les plus anciennes attachées à l'eau dans la région, inscrites dans la topographie, associées à des divinités maternelles présidant aux deux grands passages.

Héritières de ces déesses-mères, les habitantes fantastiques des sources et des fontaines semblent bien avoir perdu leur ambiguïté car on les trouve ou bien confinées dans leur caractère funeste, telles ces fées qui fréquentent la Fontaine aux Dames à l'est de Langres : « N'y allez pas le soir, pendant les nuits sereines, ou bien prenez garde. Les dames de la fontaine sont trois nocturnes, trois pâles lavandières gémissantes. A genoux, sans tourner la tête ni lever les yeux, elles frottent, tordent, détordent la même blanche étoffe dont on dirait qu'elle est un suaire... Il ne faut pas leur parler... Il y en a une que brache le temps passé, l'aute que gémit les jés d'audeu et l'aute ceux de demain [l'une sanglote les jours passés, l'autre gémit ceux d'aujourd'hui et la troisième ceux de demain]. »[19]

17. *Cf.* G. Drioux, *Cultes indigènes des Lingons ; essai sur les traditions religieuses d'une cité gallo-romaine avant le triomphe du christianisme*, Paris, Picard–Langres, Impr. Champenoise, 1934.

18. Marcelle Richard, *Mythologie du Pays de Langres*, Paris, Éd. A. et J. Picard, 1970 : 72. *Cf.* aussi p. 87.

19. *Ibid.* : 92.

Ou bien elles n'ont gardé que leur caractère protecteur et bénéfique, ainsi lorsqu'on dédie la fontaine à la Vierge, comme à Châtillon, la Vierge étant la Bonne Dame « Qui est la dois, la péchine — Qui tout cure et monde »[20].

Ici laveuses nocturnes, les dames de la fontaine personnifient le Destin ; là, la Bonne Dame nettoie et purifie comme si le destin se jouait à la fontaine, en lavant. La laveuse qui « gaisse » à la fontaine serait donc en quelque sorte bien placée pour lire le destin de celui dont elle rince le linge (l'eau étant la matière même de ce destin), bien placée aussi, à genoux sur son carrosse (l'équipage même des fées), pour communiquer avec ces mères, ou ces fées tapies au fond de l'eau.

A Minot, aucune fontaine ne se trouve particulièrement porteuse de légendes, ni nommément associée à l'une de ces prestigieuses ou terribles habitantes ; aucune n'a de vocation oraculaire reconnue, mais il y a une méfiance générale à l'égard de l'eau (celle résurgente, de la rivière, celle des puits, des citernes, des fontaines et des sources de champs), et les eaux sont habitées.

Tous les ans aux Rogations, le curé conduisait une procession aux puits et aux fontaines du village ; il bénissait et salait l'eau ; il nous explique le rite : « L'eau, c'est le repaire du démon. »

Une croquemitaine aquatique est associée aux eaux profondes : la mère Gaillon. Elle habite surtout les puits et les citernes, et *tire* les enfants imprudents par le bout du nez : « Quand on allait vers les citernes, on nous disait : ' Si tu t'approches, il y a la mère Gaillon qui va te tirer. ' Encore maintenant, je le dis à ma fille. » Entre elle et les femmes qui, du côté des humains, fréquentent les lavoirs, il y a cette racine commune : *ga*, la « mare », d'où dérive le nom *Gaillon* et le verbe *gaisser*[21] ; entre elle et celles qui se trouvent être femmes-qui-aident, il y a cette appellation commune, *la mère* : « c'était la *mère* Carre, c'était la *mère* Daniel qui aidaient », bonnes mères qui de ce côté du miroir de l'eau *tirent* les enfants que les « autres » mères voudraient reprendre.

***

20. Cité par P. LEBEL, *Principes et méthodes d'hydronymie française*, Paris, Les Belles Lettres, 1956 : 158 (« Publications de l'Université de Dijon » XIII). Il faut comprendre : « Qui est la Douix », nom donné aux sources pérennes dans le Châtillonnais ; la « piscine » « Qui tout cure », dans le sens de nettoyer en profondeur ; et « monde », dans le sens de nettoyer, ôter les impuretés.

21. *Cf.* CLÉMENT-JANIN, *Sobriquets des villes et villages de la Côte-d'Or*. 4e partie : *Arrondissement de Châtillon*, Dijon, impr. Manière-Loquin, 1878 : 30-31. Sont également à rapprocher de *ga* les termes *gouillat* : flaque d'eau boueuse, et *gargouiller* : tripoter dans l'eau.

Socrates disoit que les sages femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les autres, quittent le mestier d'engendrer, elles; que luy, par le tiltre de sage homme que les dieux lui ont déféré, s'est aussi desfaict, en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter; et se contente d'aider et favorir de son secours les engendrans, ouvrir leur nature, graisser leurs conduits, faciliter l'issue de leur enfantement, juger d'iceluy, le baptizer, le nourrir, le fortifier, le maillotter et circonscrire: exerçant et maniant son engin aux périls et fortunes d'autruy.

MONTAIGNE, Essais, Livre second, chap. XII.

La mère de Socrate était sage-femme, et l'on sait que Socrate, empruntant aux sages-femmes l'image technique de la maïeutique, disait accoucher les esprits de leurs pensées. Le terme *maia*, désignant la sage-femme en grec, signifiait primitivement « la grand-mère »[22]. Or, l'appellation de « mère » que reçoit la femme-qui-aide à Minot ne s'applique qu'aux femmes ayant achevé leur cycle biologique, qui sont en fait des grand-mères, ont passé la ménopause, ne peuvent plus engendrer, ont fini d'élever leurs propres enfants. Par ailleurs, être appelée « la mère » individualise fortement, soit en bien soit en mal, et marque très souvent un rôle.

Une jeune fille, une jeune femme ne peuvent être femmes-qui-aident et ceci s'accorde à la vulnérabilité de leur corps instable, soumis aux émois amoureux et aux alternances tumultueuses de leur sang, aux variations et des règles et des grossesses. On sait combien est grande la vulnérabilité à l'eau d'une femme qui a ses règles, vulnérabilité qui n'est peut-être que le revers de l'idée qu'elle souillerait l'eau ; tels, en tous cas, sont les effets provoqués par une femme qui vient d'accoucher : « Jusqu'à ce que la cérémonie des relevailles ait été accomplie, la femme est exposée et expose les autres à de nombreux inconvénients [...] En France, on croit que si elle va chez une nourrice, elle fait tarir le lait, que son entrée empêchera le linge de blanchir, qu'elle fait aigrir le vin, et que l'eau des puits et des fontaines où elle puise devient trouble et se change en sang. »[23] On ne saurait mieux énumérer négativement tous les éléments avec lesquels la femme-qui-aide est en contact lors de son office : le lait (on se souvient de son rôle : « Je mets l'enfant à téter »), le linge, l'eau.

Cette stabilité achevée du corps nous paraît, au terme de ce long chemin pour cerner les caractères de la femme-qui-aide, la condition préalable à l'exercice

22. *Cf. Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 14, art. : « sage-femme ».

23. P. SÉBILLOT, *Le Paganisme contemporain chez les peuples celto-latins*, Paris, Doin, 1908 : 31 (« Encyclopédie scientifique »).

de sa charge : invulnérable et inoffensive pour manipuler les morts et les nouveau-nés. De cette stabilité, l'appellation de « mère » témoigne.

Enfin, l'âge donne aux femmes cette liberté de circulation refusée aux jeunes femmes : les jeunes femmes qui circulent beaucoup — trop — en dehors du circuit bien circonscrit de la parenté ou du voisinage immédiat, « traînent » et sont vite classées dans la catégorie des « traînées ». Jamais on ne dira cela d'une femme d'âge. La femme-qui-aide doit aller *partout* et *chez tout le monde* ; cette vertu de circulation, cette disponibilité s'accordent sur le plan social à la pratique du métier de laveuse de lessive. Les laveuses appartiennent en effet au milieu des « bricolières » et ont la mobilité de celles qui travaillent « à journée ». Outre les lessives, elles font les foins, les moissons, piochent les betteraves, ramassent les pommes de terre, cueillent le houblon ; elles savent *tout faire*, et font *un peu de tout*, passent tout le long de l'année d'une technique à l'autre, d'une ferme à l'autre.

Leur disponibilité et leur mobilité sont celles de la journalière, par opposition aux femmes qui sont fermières : « Dans le temps, les femmes de la culture, fallait qu'elles restent là à briquer les vaches... La femme d'un bûcheron, la femme d'un maçon, d'un journalier, elle, elle était libre. » Cette liberté est aussi celle de femmes qui par leur travail « font des sous » et qui, économiquement, ont une certaine indépendance. Leurs hommes sont plutôt effacés. Le père Daniel apparaît très falot, petit cantonnier qui tous les matins partait sur la grand-route avec sa gamelle ; « de toute sa vie il n'a pas mangé dix fois à la maison », raconte sa fille, alors que sa femme est omniprésente au village. Quant aux hommes de la mère Carre, on verra qui ils sont.

A l'abri d'une propriété du corps se fait donc la rencontre entre la laveuse et la femme-qui-aide, nous donnant à voir le lien entre une technique — laver —, un rôle médiateur — aider — et une phase de la vie biologique féminine — la ménopause. Rencontre non fortuite car déjà suggérée dans des gestes, des mots, des lieux, ombres eux-mêmes d'un sacré que les mythes et les rites avaient laissé au fond des puits. Dans ce contexte, il apparaît qu'à Minot c'est peut-être plus en certains êtres qu'en des croyances et cérémonies précises que se manifeste l'antique alliance entre l'eau, la naissance et la mort.

Laveuse donc, mère, disponible, telle nous apparaît avec son cortège d'attributs la figure idéale de la femme-qui-aide, unique enfin, car, dit-on, chaque village avait la sienne. Or, en s'incarnant au début du siècle, le personnage se dédouble. En effet, elles sont deux qui, *simultanément*, aident à Minot, deux laveuses de lessive, deux mères dont la présence se chevauche longtemps, circonscrivant le temps de la vie entre deux eaux, d'un côté la mère Daniel, de l'autre la mère Carre.

De la mère Daniel et de la mère Carre, on nous dit tout d'abord : « C'était les deux mêmes femmes, ça leur faisait rien d'aller comme ça habiller les morts,

et vers les femmes en couches. » Toutes deux « savaient tout faire » ; leurs activités, bien que très diverses — elles cumulent tous les services —, sont du même ordre, à quelques nuances près.

La mère Daniel faisait la cuisine dans les noces, la mère Carre moins, « elle aurait plutôt fait les échauderies (la vaisselle) » ; la mère Daniel faisait foins et moissons, la mère Carre la cueillette du houblon et le piochage des betteraves. Toutes deux travaillent dur, sont tout le temps parties, à droite à gauche, chez l'un chez l'autre, et possèdent cette vertu de circulation de la femme-qui-aide, ainsi que ce souci de rendre service : la mère Daniel, « y a pas une maison au village où elle n'ait rendu service » ; la mère Carre, « Ah ! elle était bien serviçante ». Toutes deux sont de ces grand-mères qui élèvent leurs petits-enfants : la mère Daniel prend les enfants de sa fille aînée, couturière à Paris, en nourrice (de la naissance à cinq ans), ils l'appellent « Maman Daniel » ; elle prend aussi en pension les enfants des fermes d'écart, trop éloignés de l'école pour faire l'aller et retour tous les jours. La mère Carre élève aussi les enfants de ses filles émigrées en ville, prend en garde des enfants de l'Assistance. A toutes deux on reconnaît les deux grandes qualités nécessaires à leur office de femmes-qui-aident : adresse et ubiquité.

Mais là s'arrête l'identité, car hors cette appartenance commune au milieu des bricolières, cette omniscience, ce savoir-faire reconnu, tout les oppose, et à elles deux elles illustrent et nuancent toute l'ambiguïté du rôle, comme si la fonction ne pouvait être neutre et ne pouvait que basculer soit d'un côté vers la bonne fée, soit de l'autre vers la mauvaise. Et l'une a effectivement tout de la Bonne Dame, l'autre quelque chose de la sorcière ; ce qu'on dit ainsi : « La mère Carre, elle était un peu sorcière. »

La mère Daniel apparaît auréolée de toutes les vertus féminines. Elle est bonne, travailleuse, dévouée ; elle est gaie. Sa réputation est sans tache : « Oh ! elle était aimée, aimée, oh ! on l'a pleurée, pleurée quand elle est morte... » Adroite, intelligente, discrète dans sa manière de rendre service, elle est presque *trop* bonne, comme sa fille Marguerite, qui sera femme-qui-aide et tiendra l'hôtel : « Elle était trop bonne, tout le monde mangeait et couchait à l'hôtel sans payer, y en a même qui puisaient dans la caisse... » La mère Daniel appartient à une des plus vieilles familles du village, sa généalogie est l'une des plus longues et des plus vastes, elle « parente » avec la moitié du pays. A y regarder de plus près, on s'aperçoit qu'une grande partie de sa clientèle se trouve dans ce réseau : c'est chez ses cousins éloignés, qui habitent deux grandes fermes d'écart, qu'elle va faire les grandes buis, les cuisines des noces, les bébés, les morts. Avec le père Daniel, son mari le cantonnier, le couple fait charnière entre les bûcherons et les petits fermiers. Son savoir, repris par sa fille, est dès le début du siècle teinté d'hygiénisme, ouvert au « progrès », contre les « superstitions ». Elle sauve son petit-fils qui se mourait de la diarrhée en faisant stériliser son lait : « On a fait des trous dans une marmite pour mettre les bouteilles, alors on a fait bouillir ;

au bout de trois jours l'enfant était sauvé. Ça lui a enlevé son mal comme si on lui avait enlevé avec la main. Ça a été un miracle. » L'habitude de donner du lait de vache stérilisé s'est répandue dans le village...

D'emblée la mère Carre semble détenir un savoir à la fois plus assuré, plus personnel et plus trouble. On s'en souvient malheureusement de façon assez confuse : « Elle était généreuse en recettes de bonne femme, elle avait quelques petites recettes qu'elle nous donnait ; pour la diarrhée elle m'avait dit de ramasser du gratte-cul [fruit de l'églantier] et d'en faire une infusion ; elle connaissait les plantes. [De la mère Daniel, on nous dit : ' Les plantes, ah non, c'était pas son genre... ! '] Elle faisait des cataplasmes avec de la fiente de pigeon et mettait des toiles d'araignées sur les coupures pour arrêter les hémorragies. » Elle connaissait des « pratiques magiques » pour aider les accouchements et se vantait d'accoucher « mieux que les sages-femmes » — ici tout le contraire de la discrétion sur le sujet de la mère Daniel et de Marguerite —, « elle disait qu'il ne fallait pas laisser un moribond sur un oreiller de plumes parce que les plumes de pigeon empêchent de mourir ». Bavarde, indiscrète — « Oh ! la mère Carre, elle avait une sacrée tapette, elle avait son battoir et son répertoire » —, c'est elle qui a la meilleure place au lavoir, près du rinçoir, et qui laisse royalement son coussin dans son carrosse, gronde les femmes qui le lui prennent. On la craint : « Elle était dure, elle était méchante, elle avait une langue de vipère... » Contrairement à la mère Daniel qui, elle, est bien enracinée, elle n'est pas du village, elle apparaît un jour après une moitié de vie passée à Dijon : « Elle était de l'Assistance, elle avait passé sa jeunesse en ville, elle avait eu deux filles étant fille, il paraît qu'elle tenait une blanchisserie, qu'elle faisait des lavages à Dijon pour élever ses deux filles, elle avait épousé le Carre, et puis elle avait ' embauché ' le Perrot, un ouvrier agricole de Minot. » Le trio avec les deux filles vient alors s'installer à Minot en 1906. Et on ajoute : « Je vais vous dire qui c'était la mère Carre, c'était une ancienne prostituée de Dijon, une proxénète, c'était une vieille maquerelle... A Minot, elle s'était mise à faire les lessives, à aller en journée. » Un an après son arrivée, le père Carre se pend. On raconte : « Elle tenait la corde, c'est elle qui l'a pendu... » Elle se met alors en ménage avec son ouvrier agricole ; ses deux filles, la Maria et la Madeleine, épouseront les deux fils de son homme ! Une généalogie, un réseau d'alliances aussi resserrés que possible !... Aussi dure au travail que la mère Daniel, on lui refuse l'honnêteté, elle a tous les défauts des femmes qui circulent trop : « Elle rapinait, elle volait des pièces de linge dans les lessives, elle buvait... » Sa clientèle est celle des pauvres gens du village, des familles de bûcherons, de manouvriers, pauvres en parents, elle est souvent marraine de leurs enfants.

Mais il ne faut pas s'y tromper, il n'y a aucune intention morale dans ce portrait, tout est raconté avec la plus grande drôlerie, et autant que la mère Daniel, la mère Carre fait autorité, on la respecte, seulement on la redoute aussi...

Cette femme meurt à Minot en 1957, à plus de quatre-vingts ans ; elle disparaît donc un jour comme elle est arrivée, ne laissant rien d'elle au village (ses filles et leurs maris ont émigré ailleurs), emmenant ses « secrets de bonne femme », ses « pratiques », laissant seulement le souvenir de cette « femme trapue..., aux manches retroussées » : « Oh, elle lavait, celle-là ! Elle était tout le temps vers les fontaines. C'est peut-être la dernière vraiment laveuse de lessive qui est morte, la mère Carre. » Grande virago des lavoirs, incarnation de cette mère Gaillon imaginaire. Au contraire, c'est la continuité qui marquera le destin de la mère Daniel, et le contraste entre les deux femmes est historique au sens où l'entend Michelet — d'un côté la magie, de l'autre la science —, contraste qui se résout en une ultime confrontation, l'une retournant solitaire à la nuit des temps, l'autre épousant le sillage des « temps modernes ».

Le savoir de la mère Daniel, qui joue l'hygiène contre la superstition, fait d'elle une fée plutôt *infirmière* ; elle le transmet à deux de ses filles : l'une sera femme-qui-aide dans un village voisin ; l'autre, la Marguerite, l'unique bonne mère de ces dernières années à Minot, est à son tour en train de transmettre son rôle à une nièce par alliance, la Marcelle qui, faute de bébés, fait surtout les piqûres (sa propre fille ne veut pas reprendre, elle a peur des morts). Le travail délibérément dur et honnête de la mère Daniel a un but : ses filles ne seront pas journalières — « Elle allait beaucoup travailler ; alors, chez nous, on n'a jamais été garder les vaches, ni mes sœurs, ni moi, alors c'était une faveur, elle arrivait à se débrouiller, et puis Papa, le père Daniel, il avait quand même son salaire de cantonnier. » Ses filles seront couturières ou prendront un commerce, elles feront de bons mariages. Son arrière-petit-fils est aujourd'hui maire du pays.

Ultime confrontation donc, car les termes mêmes du dialogue avec l'eau se trouvent aujourd'hui abolis au nom même du « progrès ». On approprie le village : la Girarde, la fontaine du centre du village, est transformée en toilettes publiques et abri pour autobus ; on parle de combler la mare pour faire un parking.

Résumé

Yvonne VERDIER, *La Femme-qui-aide et la laveuse.* — A Minot (Côte-d'Or), une même femme appelée la « femme-qui-aide » tient le double office de matrone et d'ensevelisseuse.

En analysant les techniques utilisées par la femme-qui-aide et les qualités requises pour son double office, on découvre une relation entre une technique — laver —, un état biologique — la ménopause — et une vertu de médiation — faire passer les morts dans l'au-delà, faire passer les nouveau-nés en ce monde. La femme-qui-aide est une « mère » et une laveuse, double qualité qui s'accorde au symbolisme de la grande lessive, la « bui », et aux repré-

sentations associées aux lavoirs dans la région, mais qui surtout se réalise, *s'incarne* en les deux femmes-qui-aident à Minot au début du siècle, puisqu'elles exercent *effectivement* le métier de laveuse, portant presque jusqu'à nous l'antique alliance entre l'eau, la naissance et la mort.

Abstract

Yvonne VERDIER, *The Woman-who-Helps and the Washer-Woman.* — In the village of Minot, the same woman attends birth and death, acting both as village matron and layer-out: she is the woman-who-helps.

Through analysis of the techniques she uses and the qualities required of her to discharge her double office, we uncover a relation between a technique —washing—, a biological state—menopause—and a mediating power, that of bringing babies into the world and of ushering out the dead. This woman-who-helps is both a "mother" and a "washer-woman"; two qualities which concord with the general symbolism associated both with the great bi-annual washing sessions and with the fountains of the region, and which we find *embodied* in the two women acting as such in Minot, at the turn of the century, for they are, *actually*, washer-women, that is living testimonies of the antique bond between water, birth and death.